

UN SOUPÇON D'INDIGO

MICHÈLE GAZIER

UN SOUPÇON
D'INDIGO

r o m a n

ÉDITIONS DU SEUIL

27, rue Jacob, Paris VI^e

ISBN 978-2-02-097009-9

© Éditions du Seuil, février 2008

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À Pierre, par tous les temps, pour tout le temps.

À Michelle et Pascal, sous tous les cieux.

Il y a longtemps, je lisais des livres et dans l'un d'eux quelqu'un avait écrit : « J'aimerais arriver à un endroit d'où je ne voudrais pas revenir. » Cet endroit-là, tout le monde le cherche. Moi aussi.

MANUEL VÁZQUEZ MONTALBÁN,
Les Mers du Sud

Lucie

1

D'abord, la touffeur. Comme si elle coulait son corps dans une mousse tiède. La respiration est lente, entravée. Ensuite vient le bruit des voix aiguës et criardes, des rires en cascade. Puis, s'élevant au-dessus de ce vacarme familier, les retrouvailles, semblables dans tous les aéroports du monde, une vibration qui traverse l'épaisseur de l'air, une scansion musicale dont on ne perçoit que les basses, un battement sourd qui contrarie le rythme du cœur. Un petit orchestre, trois musiciens et deux chanteuses en tenue traditionnelle, taches de couleur dans la foule grise des arrivants, souhaite la bienvenue aux natifs et aux touristes hébétés par des heures de vol et la chaleur soudaine.

Le ciel qu'on devine à travers les grandes vitres est chargé de nuages. Tout à l'heure il pleuvra à verse et les palmiers alentour se plieront, souples et tenaces, abandonnant leur chevelure verte au souffle de cette mini-tornade d'hiver.

Accablée par la touffeur, Lucie est rattrapée par ses

angoisses. Pour la énième fois, elle s'interroge sur l'opportunité de ce voyage. Que vient-elle chercher ici ? Le souvenir d'un mort ? La trace d'un homme dont elle ne connaît qu'une photo ancienne qui le montre jeune et joyeux ? Elle ne sait plus très bien pourquoi elle s'est lancée dans l'aventure. Peut-être parce que le silence devenait intenable. Peut-être parce qu'elle avait enfin trouvé le lieu, cette « île maudite » d'où son grand-père n'était jamais revenu.

Après toutes ces années passées à convoquer en vain l'image de cet homme sans sépulture, mort quelque part, très loin, elle avait décidé d'oublier cette histoire qui, dans le fond, n'était pas la sienne. Et puis, un jour, par hasard, elle avait appris le nom de « l'île maudite ». Un si joli nom : Marie-Galante ! Combien de fois avait-elle écouté, à la radio, cette chanson douce qui évoquait Belle-Île-en-Mer et Marie-Galante ?

Intriguée, elle avait acheté plusieurs guides des Antilles, lu l'histoire de Marie-Galante, sans que l'envie lui vienne de faire le voyage. Les plages bordées de cocotiers ne la tentaient pas et elle ne se sentait pas une âme de détective. Quatre ans s'étaient écoulés depuis le jour où elle avait pu nommer l'île de tous les mystères. Elle enseignait le français à des lycéens plus ou moins motivés. Elle avait des amours violentes et brèves. Rien qui mérite d'être retenu. Ses vacances, elle les passait en Italie, à Venise, même si l'abondance croissante des touristes et l'inflation des tarifs tendaient à l'en chasser.

Et puis il y avait eu ce dîner chez Jean et Viviane,

un couple de collègues enseignants. Pas vraiment des amis. Ils avaient évoqué ce voyage qu'ils pensaient programmer pour les vacances de Noël. Marie-Galante! Ils l'avaient invitée à se joindre à eux. Sans doute par politesse. Elle avait accepté, sans réfléchir. Le départ était prévu dans deux mois. Pas de quoi s'angoisser tout de suite. La perspective de ce voyage avait pourtant déclenché des rêves qui la réveillaient à des heures noires de la nuit, en sueur, le cœur battant. Mais lorsqu'elle essayait de se souvenir de ces cauchemars, elle arrivait non sans mal à retrouver quelques images qui, à tête reposée et en plein jour, se décoloraient, perdaient leur caractère menaçant. Elle voyait la mer, des vagues, jamais de rivage...

Là, dans la chaleur humide de l'aéroport, le vacarme et la musique, les bousculades autour des bagages, la précipitation vers la sortie, les palabres avec les taxis, elle s'absente. La pluie violente et le vent la tirent à peine de sa torpeur. Viviane et Jean se chargent des démarches.

– Il faut faire vite, le bateau ne nous attendra pas!

Les mots n'ont presque plus de sens à ses oreilles. Elle se laisse traîner comme une chose molle qui peut encore porter sa valise mais qui a perdu tout le reste: la volonté, l'initiative, le langage.

Et c'est dans une sorte de rêve qu'elle voit défiler derrière les vitres cinglées par la pluie des maisons basses, des palmiers en colère, des vaches paissant sur le bord des routes, des bougainvillées échevelées éclaboussant de fuchsia et d'orange des façades de béton brut.

Le roulis des vagues qui chahutent le bateau, plein de natifs regagnant leur île au terme d'une journée ou d'une semaine de travail à Pointe-à-Pitre, la ramène à une réalité encore incertaine. Tout se passe comme si elle se réveillait enfin, comme si elle n'avait pas vécu l'attente du navire, la bousculade de la montée à bord, l'agitation du départ, pour cette traversée d'une heure environ qui s'annonçait houleuse. Elle n'a pas mal au cœur, comme Viviane, qui est d'une pâleur inquiétante même si elle continue à affirmer qu'elle a toujours eu le pied marin ; elle regarde, fascinée, les côtes de Basse-Terre s'estomper derrière l'écran opaque de la pluie tandis que la mer intensifie sa houle.

Plus de terre en vue, juste l'eau grise dans le crépuscule soudain. Jean parle sans arrêt, il commente tout. Elle n'écoute pas son bavardage. Elle est ailleurs, dans un temps indéfinissable. Elle va entrer dans le monde proscrit de cette île maudite.

– ... Ici, la nuit tombe comme un rideau, tu verras, Lucie...

« La nuit tombe comme un rideau », cette phrase surgie du lointain de sa mémoire enfantine lui donne le frisson. Elle ne sait plus qui, de sa mère ou de sa grand-mère, l'a déjà prononcée devant elle.

Lorsque le bateau aborde dans le port de Grand-Bourg, elle est prise d'une sorte de léthargie. Le réel se dérobe. Du trajet dans une voiture de location, de l'installation dans la chambre d'hôte, Lucie ne retiendra rien.

UN SOUPÇON D'INDIGO

Seul le bruit de la mer la réveillera plusieurs fois au cours de la nuit. Puis, très tôt le matin, ce sera le cadeau d'une lumière vive et les premiers bruits domestiques qui accompagnent ici le soleil levant.

D'abord, elle n'entend que des voix. Trois voix d'hommes. Deux graves et une aiguë. Elles parlent à un rythme très rapide une langue dont elle ne comprend pas un mot. Elle est couchée dans son lit, volets grands ouverts, et, de sa place, elle aperçoit juste le balancement d'une palme. Le ciel, qui apparaît et disparaît derrière ce rideau végétal au rythme saccadé du vent, est d'un bleu profond.

Elle se lève et gagne le balcon, découvrant l'horizon, la mer, et un cabanon, sorte d'abribus insolite – des planches, du ciment crasseux, un toit en tôle ondulée – construit à la lisière des vagues et du sable, au pied du petit immeuble où elle loge. Le ciel n'est pas du bleu uniforme de ses étés d'enfance au bord de la Méditerranée. Des nuages joufflus se promènent, poussés par l'alizé dont elle goûtera la fraîcheur sur la plage, aux heures caniculaires. Au loin, la barrière de corail sépare l'océan en deux. Vert émeraude d'un côté, bleu marine de l'autre. Pas une voile, pas une barque ne troublent

l'immensité de l'eau. Et toujours, incessant, obsédant comme une mélodie, le bruit des vagues qui viennent s'échouer sur le rivage dans un bouillonnement laiteux.

Dès qu'elle a fait son apparition à la fenêtre, les trois voix se sont tues. Elle a beau scruter la pénombre du cabanon délavé par les embruns et destiné à elle ne sait trop quel usage, elle ne voit personne. Pourtant, dès qu'elle regagne sa chambre, les voix reprennent leur trio de sons, inarticulés pour son oreille de professeur de français, mélange de basses et d'aigus ponctués de rires. Se moquent-elles de la petite « métro » en tenue légère et aux cheveux en bataille qui vient de tomber du lit ? Elle n'a pas le temps de s'interroger car on frappe à sa porte : une voix connue et intelligible, celle de Jean, lui propose de le rejoindre au café voisin pour le petit déjeuner.

La chaussée est défoncée et la pluie récente l'a détrem-pée. Elle sautille entre les flaques sous le regard vide de quelques hommes installés en terrasse. À son approche, les conversations s'éteignent. Elle passe en baissant les yeux, mal à l'aise. Les rires dans son dos ne la concernent sans doute pas, mais elle accélère le pas, désireuse de disparaître au plus vite.

Jamais elle ne s'est sentie si blanche, si vulnérable, nue comme un escargot dont on aurait arraché la coquille, une limace. Trois jeunes femmes noires boivent des Coca en bavardant dans cette langue créole dont elle ne comprend rien, qu'elles ponctuent de français, pépites identifiables dans un magma sonore. Elles

sont rondes, volubiles. Leur chair généreuse, de ce brun qu'on nommait pain brûlé, est ferme dans l'échancrure de leurs corsages. Pas l'ombre d'une sympathie dans leurs yeux qui évitent ces Blancs si blancs. Lucie éprouve le sentiment d'une frontière entre « eux et nous ». Eux, les légitimes, et nous, les intrus. Et là devant sa tasse de café, elle essaye de se représenter son grand-père Maurice à la peau si claire sur la photo de ses vingt ans, aux yeux si bleus, « les mêmes que les tiens », lui a dit Isabelle, sa mère. Mais elle n'y arrive pas. Elle se sent tellement étrangère ici qu'elle ne peut pas imaginer un homme blanc venu de métropole ayant avec ces gens-là une quelconque familiarité.

Plus tard, lorsque le séjour touchera à sa fin, elle changera sensiblement d'avis. On pourra même l'entendre dire que « sur ces îles, eux et nous sommes également des intrus, les uns volontaires et les autres involontaires. Eux issus d'une immigration forcée et de l'esclavage, nous poussés par un désir d'évasion – tous déracinés ».

Il est à peine huit heures, et la rue grouille déjà de passants. Femmes actives, cabas sous le bras, suivies d'une ribambelle d'enfants, petits garçons à casquette de base-ball et fillettes aux coiffures inventives – compositions savantes de perles, nattes, barrettes, strass et rubans. Les mots qu'elles échangent à la volée, sans prendre le temps de s'installer dans la conversation, lui sont d'une totale opacité. Mais elle reconnaît la musique des trois voix matinales sous l'abri. Cette même manière

d'accentuer, de scander la phrase brève, ce même rire qui affleure, éclaboussant les voyelles ouvertes. Le créole chante.

Sous prétexte de fatigue et de décalage horaire, Lucie s'enferme dans sa chambre en attendant que ses amis partent en vadrouille. Elle a besoin de réfléchir, de s'organiser. Elle n'a rien dit de ses intentions à personne, pas même à ses parents qui la croient dans le désert tunisien. À son âge, elle n'a pas de comptes à rendre. Elle ne sait pas ce qu'elle cherche. Ni ce qu'elle peut ou veut trouver. Rien sans doute. Elle a le sentiment qu'il lui faut d'abord s'imprégner de cette île, se gorger de chaleur, de lumière, de mer, de voix. Comprendre pour voir.

Même si Marie-Galante est petite, « ronde comme une galette », dit la publicité, elle manque d'informations géographiques sur les lieux précis où a vécu son aïeul. Le plus simple est de tenter sa chance ici, à Capesterre, où le hasard des réservations hôtelières l'a conduite. Capesterre, la tête de la terre, le bout de l'île... Ce nom émerge de sa mémoire, en écho à un autre nom issu de l'enfance : « Capestang, la tête de l'étang ». Elle n'avait pas connu Capestang mais elle avait entendu sa mère et sa grand-mère évoquer des dimanches d'été où ensemble elles allaient dans ce village de l'Hérault acheter des bras de Vénus à la chantilly qu'un pâtissier local avait rendus célèbres dans toute la région. On venait de

Béziers et de Narbonne acheter ces gâteaux brun et blanc d'un fondant savoureux, disaient-elles. Capesterre et Capestang...

Lucie croit à ces liens que tisse le hasard. Elle croit à la charge des mots. Capestang et Capesterre... Elle est sûre que Maurice Gil, son grand-père, a eu la même pensée en arrivant ici, a fait le même jeu de mots, il y a des lustres. Elle en frissonne.

Elle a passé des heures à regarder l'Atlantique battant avec obstination la barrière de corail. Lorsqu'elle a regagné sa chambre, vers le milieu de l'après-midi, elle a trouvé un billet de ses amis glissé sous la porte. Ils viendront la chercher vers dix-neuf heures trente pour dîner.

Ira-t-elle visiter le cimetière du village ? C'est au cimetière qu'on trouve les morts. Mais elle n'a pas bougé de sa chambre, fascinée par la conversation ininterrompue des voix anonymes de l'abribus, semblable à une litanie.

Où se tenaient ces hommes ? Sur des bancs ? De sa place, derrière les volets mi-clos de sa chambre, au premier étage du petit immeuble, elle ne pouvait pas voir l'intérieur du cabanon. Les trois voix, à présent, ne se chevauchaient plus comme ce matin. Elles se succédaient, ménageant des plages de silence. Elles avaient perdu de cet entrain bon enfant et moqueur qui perturbait Lucie. Plus l'ombre d'un sarcasme dans leurs échanges. Étrange la manière dont, sans comprendre les paroles d'une langue, on en saisit le sens à travers la musique. Lucie aurait juré que les trois hommes abor-

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : FIRMIN-DIDOT AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE
DÉPÔT LÉGAL : FÉVRIER 2008. N° 97009 (XXX)
IMPRIMÉ EN FRANCE

